

AVANT-PROPOS

Le 19 janvier 2000, je poussais la porte des éditions Balland. Ce n'était pas la première fois que je m'y présentais mais c'était, ce soir-là, à l'occasion d'un cocktail. On fêtait la nouvelle année. On fêtait également les nouvelles parutions du Rayon. Et mon premier roman, *Laura*, faisait partie de la fournée.

J'avais trente-trois ans.

J'avais des espoirs, des tonnes d'espoirs – tellement que ça ferait rigoler n'importe quel acteur du milieu littéraire parisien. J'étais un provincial – ce que l'on reprocherait plus tard à Christine Angot : avoir fait son trou à Paris en venant de la province. Je croyais que passer la porte de la maison d'édition avec un livre dans ses murs allait m'ouvrir la voie.

J'avais rencontré Guillaume Dustan à plusieurs reprises.

La première fois on avait été à la *Fnac* ensemble. On avait marché entre les allées de livres et il me prévenait : la publication, ça signifiait des photos. Des interviews. Ça voulait dire que mon nom cessait d'être à moi – je n'utilise pas de pseudonyme –, qu'il passait dans le domaine public. Ça allait faire de moi un personnage connu.

COCKTAIL

J'écoutais, je hochais la tête.

Je fais ça très bien quand je suis pris au dépourvu.

Ou bien je lance une phrase brutale, une phrase prétentieuse, parfois violente.

J'avais dit : je suis prêt.

Je ne l'étais évidemment pas.

On n'est jamais prêt à la publication d'un premier livre. Que l'on vienne de province ou que l'on soit né à Paris. On ne sait pas ce que ça fait. Sur soi. Sur son entourage. Sur les gens que l'on admire et qui vous tournent brusquement le dos. Sur la perception de l'avenir, une fois le livre paru.

On pense bêtement que le monde s'ouvre.

La vérité c'est que le monde est ouvert, avant la publication.

Une fois le premier livre publié, le monde se referme inexorablement : on vous en veut.

On.

Les autres.

Les amis.

La famille.

Le milieu littéraire.

Les médias.

Jusqu'aux éditeurs qui viendront vous reprocher des choses : votre absence d'engagement dans la promotion de votre ouvrage, votre ambition, votre attitude, vos espoirs, vos attentes, votre incommensurable besoin de reconnaissance, votre incapacité à vous satisfaire de la confiance que l'on vous a faite une fois – mais pas davantage.

Vous avez publié un livre.

Vous êtes devenu un auteur.

COCKTAIL

J'ai passé la porte des éditions Balland le 19 janvier 2000 – mon livre était paru le 4. Guillaume Dustan était là, ainsi que les autres auteurs du Rayon – pas tous : les filles n'avaient pas fait le déplacement. Dorothy Allison. Eve Ensler. Celles que j'aurais aimé rencontrer. Celles dont les titres justifiaient à mes yeux ma présence au sein de la collection. Celles que Laura avait besoin de côtoyer dans ce milieu très masculin.

Il y avait des journalistes.

Des acteurs.

Des éditeurs.

Il y avait des gens que je connaissais déjà et des gens dont j'allais découvrir les faiblesses.

Il y avait dans le bureau jouxtant les éditions, un ami d'enfance qui travaillait chez P.O.L. – les deux maisons se partageaient alors un local, et un comptable, rue Saint-André des Arts.

J'étais seul, débarqué de Nice. Je ne connaissais réellement personne – pas même l'ami. Je pensais que ma vie allait changer. Je ne savais pas que les vies ne changent pas de cette manière-là. Je ne savais pas que la publication d'un livre ne change pas une vie : elle donne l'espace d'une seconde l'illusion que l'on est parvenu à quelque chose et que le monde vous entend.

Mais le monde n'entend pas.

Le monde vous trahit.

Alors, me suis-je dit, quitte à souffrir, autant trahir le premier.

LAURENT HERROU
le 21 février 2010